

Libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Rédaction-Administration :
145, QUAI DE VALMY. — PARIS (10°)
C. C. Postal : JOULLIN Robert, 5561-76 Paris.

Fondé en 1895 par
Louise MICHEL et Sébastien FAURE

ABONNEMENTS :
France et Colonies : 6 mois, 140 fr.; 1 an, 280 fr.
Autres pays : 6 mois, 190 fr.; 1 an, 380 fr.

LA QUESTION RESTE AINSI POSÉE :

DU PAIN, OU LA RÉVOLUTION !!

Le peuple en plein essor révolutionnaire

ENFIN, nous y sommes ! Ce que nos pères, nos aïeux ont tant attendu, espéré, prêté, se manifeste sous nos yeux. Heureuses générations à qui l'Histoire a réservé la chance incroyable d'accomplir des choses sublimes, glorieuses et inédites. Ce que des milliers et des milliers de générations ont inconsciemment au clair-obscur souhaité, ce dont pour-quoi elles ont combattu et souffert en vain se dénoue sous nos propres yeux. Les millénaires aboutissent à nos jours. Une ère nouvelle se leve balayant les vestiges du passé, des événements sans précédent percent chaque jour l'uniformité à peine troublée des siècles de routine et de processus normal.

L'évolution logique est morte. Les politiciens, les conseillers du capitalisme assistent éberlués, impuissants et épouvantés à une série de phénomènes que leur méconnaissance des lois naturelles ne permet pas de prévoir et de détourner. Les mêmes causes n'ont plus les mêmes effets; les mêmes effets ne découlent plus aussi logiquement des causes. Tout est conservé et tout va changer encore.

C'est à une véritable révolution des valeurs de toutes les valeurs sans exception, récentes ou vieilles, contemporaines ou plusieurs fois séculaires, qu'il est miraculeusement permis d'assister. Héritiers directs des géants de 1789, nous découvrons, cent cinquante années de paresse, d'erreurs et de préjugés politiques. Nous ne parachevons pas l'œuvre de la grande Révolution; nous représentons l'histoire humaine sociale, avant la prise de la Bastille et entamons une ère constructive qui, nous le espérons, les ambitions, les intérêts, les combinaisons, les erreurs, les préjugés ont fait dévier de la route droite rectiligne et nette de la liberté individuelle enfin possible par l'instauration de la liberté collective.

Car la révolution en cours présente depuis quelques années et résout depuis quelques mois, ne débute pas comme ses précédentes. Vouloir expliquer le présent par l'étude du passé, nous conduirait à nous tromper la plus monstrueuse qui soit. Le passé est mort, enfin mort. Enterrons-le sans grandiloquence et surtout sans regret. Enterrons sans chaînes, sans pitié, au plus profond de l'oubli... et n'en parlons plus jamais. Car il serait nocif d'en tirer des leçons pour le présent, pour l'avenir.

« Échelle des mesures s'est renversée, elle aussi, comme tout ce qui se passe maintenant. La globe a rapetissé d'une façon extraordinaire, nous outant les notions mêmes de l'espace et du temps. Il en est de même pour l'expérience; celle-ci est devenue, pour l'explication des phénomènes

Une bonne nouvelle

Laissant les Communistes manifester le 25 mai, les Socialistes ironisèrent, « au Mur » le 1er juin l'interdiction du « deuxième cortège » ne visita que les

et les syndicalistes révolutionnaires. N'OUS sommes particulièrement heureux d'apprendre, par la plume autorisée de Marcel Pivert, que la manifestation des « socialistes » au Parc de la Liberté, le 1er juin, a été la plus nombreuse et la plus brillante de l'histoire récente de la capitale. Le cortège a été dirigé par le secrétaire général de la Fédération S.F.I.O. de la Seine, et a eu pour slogan : « Non, il n'y a pas deux Communisme... Mais il n'y a pas non plus deux méthodes pour affronter les dangers de l'heure et protéger l'unité d'action de la classe ouvrière. Il n'y en a qu'une, et c'est la « méthode démocratique » qui fait appel à la conscience et au sens de responsabilité de chaque travailleur pour l'inviter à décider lui-même en toute indépendance des conditions de son combat de classe. Ce combat n'est pas compromis parce qu'il y a deux cortèges. Il se poursuit l'être que la classe ouvrière continue à se débattre dans les pires conditions politiques, et si elle s'abandonnait servilement à des bureaucraties ou castes dirigeantes. »

Et plus loin, Pivert, motive la double manifestation par des considérations qui peuvent également s'appliquer à la F.A., à la C.N.T. et aux syndicalistes autonomes : « Le Parti Socialiste ne veut plus être considéré comme une force d'appoint négligeable. Il entend être une force motrice du mouvement ouvrier. » Les travailleurs socialistes pensent que si la réaction relève la tête, c'est que, contrairement à l'exemple de la Commune, on a trop longtemps subordonné le mouvement ouvrier à des influences diplomatiques extérieures. Ils rendront hommage au caractère spontané et au rayonnement international de la Commune. « Démocratie intérieure, indépendance et libre détermination, telles sont les conditions de la lutte ouvrière que le Parti socialiste met en avant de ses drapeaux pour le cortège du 4er juin. »

SUITE PAGE 2.

DEPUIS un mois, des manifestations pour le pain se produisent un peu partout en France, dans les grandes villes comme dans les plus petits villages.

A Marseille, Rouen, Albi, Paris, Lyon, Limoges, Millau, Amiens, Quimper, Châteaullain, Créteil, Nanterre, Saint-Mandé, etc., des incidents plus ou moins violents ont éclaté.

Car l'étude des révolutions passées se retournerait contre la révolution en cours, qui est sans précédent. Tout le drame des temps présents réside ici. Il faut insister sur ce point : une page nouvelle de l'histoire de l'humanité est tournée. Elle bouscule toutes ses devancières et n'a aucun rapport avec ce qui l'a précédée. Elle est nouvelle. Enfin...

Elle brise le processus normal du livre. Action, style, sujet, héros, plus rien n'est commun de ce qui, déjà, a été lu.

La révolution actuelle, en effet, est faite du mécontentement général et non pas, comme dans le passé, des classes de la paysannerie et des ouvriers des villes, aidés par quelques boutiquiers à la veille de la faillite et de trop rares étudiants dont la culture a démesurément grossi le nombre.

Aujourd'hui aucune classe sociale ne défend le monopole du mécontentement, ce qui est un fait sans précédent. A tous les échelons de l'échelle sociale existe une animation un bouillonnement, une effervescence de bon aloi : le régime pourrissant recueille contre lui une unanimité jamais encore atteinte jusqu'ici dans l'histoire, que ce soit l'histoire contemporaine du monde aussi bien que l'histoire toute entière, jusque dans la nuit des temps de notre pays.

La province, chez nous, bouge et bouge intensément. Cette animation ira fatalement crescendo, car aucune solution n'est possible aux problèmes particuliers qui causent cette agitation. Ce sont les paysans, forcés par une organisation sociale archaïque de conserver par devoir aux yeux de la table partie du produit de leur travail, alors que les grands centres en sont catastrophiquement démunis. Aussi ont-ils organisé des comités et ministériels sont-ils reçus avec des honneurs particuliers qui leur inspirent un respect touchant et durable. Cette situation permanente crée une atmosphère sociale d'émeute chronique et engendre un climat favorable à l'éclatement prochain d'une psychose révolutionnaire sur toute la France.

Dans les villes feux de joie sur la place publique des documents sacrés, des affiches officielles, des émissaires de transports de trépassés, d'amitiés d'un genre nouveau, dont son honneur et distingué propriétaire a été l'objet de la part de ses propres administrés. Conduite peu conforme au protocole, entre des haies de spectateurs narquois et déçus, des membres de l'air torturé, et battus en brèche. Démentis et rectifications, imposés manu militari, par la foule des mécontents de toutes classes sociales, aux postes de radiodiffusion.

A Paris, en banlieue à Lyon, Marseille, dans le Nord, partout partout, les ouvriers enfin indignés, non point le contrat tacite qui faisait d'eux de dociles moutons sous la houlette des cyniques Topazes du parti communiste et de la C.G.T. Un vent de révolte souffle en tempête au fond du grand large social. Les nuages s'accumulent, noirs, denses et bas à l'horizon et, poussés par l'ouragan des impossibilités de fin de régime redieux d'un régime nouveau, d'un monde nouveau inédit ne fasse suite, dès maintenant, à la nuit déprimante d'une époque révolue.

Marcel LEPOIL.

Note de la Rédaction
Le camarade Lepoil manifeste ci-dessus une opinion personnelle, qui est valable par exception. Unanimentement, notre C.N.T. y voit deux erreurs de perspective : prendre le troisième mois de grève pour l'infantisme, et attribuer à la société en général ce qui est le fait de certains éléments sociaux.

Les talents de M. Ramadier lors de son précédent passage à ce mi-

Au feu les poperasses de l'Etat!



LE FLAMBEAU DE LA COMMUNE N'EST PAS MORT

Ici, les dockers d'une ville privée de ravitaillement « réquisitionnent » des sacs de farine; là un moulin est pris d'assaut, ailleurs les clients d'une boulangerie se servent eux-mêmes et sans tickets, ailleurs encore une préfecture est envahie et sacquée.

Partout, le peuple en a assez de sa déche et de sa fringale. « Après avoir voulu qu'on se crève au travail, le gouvernement veut-il qu'on crève de faim? » Les prolétaires ne sont pas disposés à se laisser faire, et c'est ce qui effraie les maîtres de l'heure. Car ils sont inquiets, ces messieurs, non pas tant pour le sort du peuple que pour la perte possible de leur fromage. Ils ont peur de la foule, peur de la colère qu'ils ont senti gronder en elle, peur de sa révolte contre la dictature stupide de la papasserie. A défaut de calmer la faim du peuple, il fallait donc calmer son ire.

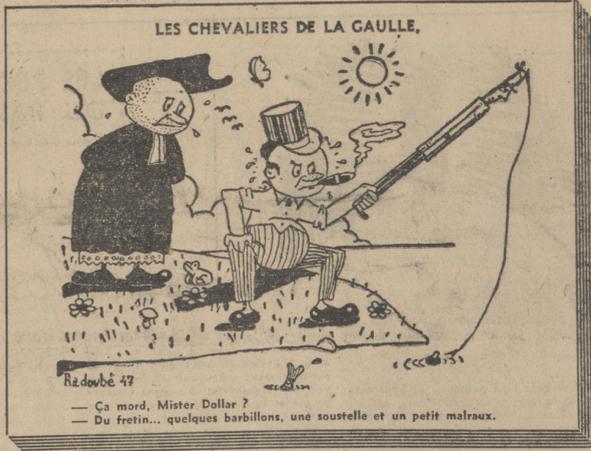
Et la presse d'annoncer la semaine dernière, à grand renfort de manchettes, que Ramadier prenait en main le Ravitaillement. M. Ramadier lui-même : et on allait voir!...

Et sachez donc, mais que les offenses que vous faites aux préfets, aux fonctionnaires ou aux boulangers, c'est à M. Ramachese et au Gouvernement que vous les faites! Ainsi en ont décidé vos mandataires et vos dirigeants.

Et ils ont raison; c'est bien contre eux, que vous vous révoltez; seulement, le Gouvernement, c'est loin et c'est vague, et les ministères sont éparpillés un peu partout. Alors, vous vous attaquez instinctivement à ceux qui vous briment plus directement, aux représentants de ce Gouvernement, aux serviteurs de l'Etat, vous vous attaquez à ceux qui bureaucratiquement distribuent de tickets, de bons, d'autorisations, de

Et ils ont raison; c'est bien contre eux, que vous vous révoltez; seulement, le Gouvernement, c'est loin et c'est vague, et les ministères sont éparpillés un peu partout. Alors, vous vous attaquez instinctivement à ceux qui vous briment plus directement, aux représentants de ce Gouvernement, aux serviteurs de l'Etat, vous vous attaquez à ceux qui bureaucratiquement distribuent de tickets, de bons, d'autorisations, de

Les anarchistes tiennent la rue le 18 mai



— Ça mord, Mister Dollar ?
— Du frein... quelques barbillons, une soustelle et un petit malraux.

Démagogues, machiavels et prolétaires

GREVES, manifestations, meetings monstres et cortèges pour se multiplier sur toute l'étendue du territoire. Il n'est point de couche de la population qui ne participe au remue-ménage actuel et ne clame son désir de voir « changer les choses ».

Situation révolutionnaire donc, puisque des masses compactes se mettent en mouvement, que l'appareil d'Etat est débordé, que le régime se fissure et que des secteurs entiers de l'économie nationale perdent leur caractère capitaliste.

Tous les éléments sont réunis pour que la classe ouvrière, à la vie sociale, puisse prétendre à la succession d'une société en décomposition, veuille entreprendre une lutte à mort et développer l'embryon d'une société nouvelle.

Tous les éléments, sauf ceux d'ordre moral, la véracité, la lucidité et la volonté. Car force nous est bien de constater qu'à la veille du centenaire de la Révolution de 1848, le mouvement socialiste n'est qu'une pétalière d'arrivages à la petite semaine et de bonnes volontés impuissantes.

La politique du double secteur, démagogique dans la rue et la presse, et réactionnaire au gouvernement, marque la décadence des partis de masse, à « base » populaire et à « sommets » bourgeois et bureaucratiques, et dont la structure hiérarchique copie celle de l'Etat et de la société divisée en classes.

Chacun sait qu'un parti (même où fleurit la « démocratie intérieure », comme le parti socialiste) est composé d'écailles concentriques, la section, la fédération, les comités, les hautes sphères, se recrutant par une jalousie et tâtillonne cooptation. Il faut une vie entière au militant de base le mieux doué, le plus dévoué, pour forcer les premiers cercles, derrière lesquels il se trouve d'autres, toujours plus nombreux, le trafiquant d'influences, le combinard en quête de prébendes, le gangster ou le charlatan cynique trouve, comme par miracle et du premier coup, le chemin du tapis vert autour duquel s'élabore la vraie politique du parti, dont le sort aujourd'hui est qu'il trahira demain, si son intérêt l'y invite.

Quand aux sous-ordres proposés aux soins de la clientèle électorale, ils ne sont pas à une contradiction près. Selon le milieu qu'ils fréquentent ils tiennent le langage des initiés (les demi-initiés) ou celui des masses qu'il s'agit de mener aux urnes, d'éloigner des préfectures assiégées, ou de pousser vers l'établi désert. Les bonzes syndicaux en font autant. C'est ce qu'on appelle « parti de classe », « organisation de classe », « mandataires du peuple », « prolétariat organisé ».

Les députés votent des lois impopulaires, mais se réservent habilement la possibilité d'escamoter, d'accorder le décret ou le règlement gouvernemental en faveur de leur clientèle favorisée. Un doit sur les lèvres, le « dirigeant », sera le premier à accepter des accommodements avec le texte de loi qu'il aura souscrit, pour continuer à mériter la « confiance » de ses électeurs. Car les lois sont faites pour les jobards.

Nous avons vu demander dans l'humanité, la baisse du prix du lait en même temps que dans « La Terre » était exigé le relèvement du prix au producteur. Partisan du dirigisme au gouvernement, Duclos se proclame adversaire du dirigisme dans l'opposition. Autant de manières de rassembler des troupes sans intérêt commun, pour des manœuvres agréables au gouvernement russe. Et d'exige-

SUITE PAGE 2.



L'hommage aux fédérés de 1871

toujours des sacrifices des absents aux acclamations des présents.

Quels thèmes plus faciles à développer que celui du « fonctionnaire budgétivore » devant une assemblée de paysans ou de commerçants, du « trafiquant affameur » devant un public ouvrier, ou que celui de « l'ouvrier du Livre trop payé » devant un auditoire de classes moyennes? On gagne à tous les coups.

Tels sont les machiavels du socialisme. Mais des machiavels de bas étage, car ils sont eux-mêmes les jouets de machiavels d'envergure, qui se nomment Truman ou Staline.

Plaignons donc ceux qui s'imaginent, quand ils sont de bonne foi, que le socialisme remporte une victoire quand un député de gauche de plus va s'asseoir au Parlement, quand un ouvrier favorisé par la Production industrielle paie la dime au parti ou jette un journal local. Ces gens-là se croient les arbitres de la situation en méprisant également tous leurs électeurs.

Il est temps d'arracher les masques et de rejeter les vocabulaires périodiques. Ramadier n'est pas socialiste quand il défend le franc de la Banque de France contre la faim des ventres vides et qu'il réquisitionne brutalement les grévistes après avoir cité l'Internationale. Duclos n'est pas communiste quand il utilise les grèves dans le seul but de rentrer au gouvernement ou de faire pression sur la politique du Quai d'Orsay. Philip n'est pas socialiste quand il prétend redresser l'économie française des jouisseurs avec la sueur des affamés. Thorez n'est pas communiste quand il défend la « liberté » des accapareurs de récoltes et d'ailleurs la tradition bolchévique est d'aller prendre, au nom du « prolétariat », le blé à coups de fusil — pour nourrir les membres de l'Appareil.

Non, les partis qui prétendent parler aux noms de masses ne sont ni « ouvriers », ni « paysans ». Pas plus que de Gaulle n'est « libérateur » quand il est soutenu par tous les colonialistes de l'Empire et par les industriels du P.R.L. Par plus que Bidault n'est « chrétien » quand il jongle avec les intérêts contradictoires du Kremlin, de la Maison Blanche, de Downing Street et du Vatican.

Le prolétariat français est seul. C'est sa force et la garantie de sa victoire, s'il a le courage de voir clair et l'audace d'agir.

La situation est révolutionnaire. Elle nous invite à la marche vers le socialisme que si la classe ouvrière est lucide et adopte un egoisme sacré.

Machiavels et démagogues ne sont rien, si nous pensons et luttons en révolutionnaires.

S. PARANE.

Dans la grande famille

Des sympathisants en uniforme nous écrivent. Première lettre :

« Les ministres et les officiers généraux, ainsi que les colonels ont quinze cartes d'admission. »

« Un commandant, dix »

« Un lieutenant, deux »

« En raison des banquets qu'ils doivent faire. »

« Exact exact? Nous aimerions être renseignés de manière absolue certaine sur ce point de droit. »

Deuxième lettre :

« J'ai trouvé une solution au problème colonial. »

« Tous les vieux foyers renégats, qui ont sur la conscience plus d'une pauvre gars qu'ils ont fait faillir pour aller dans les camps de Biribi, et bien ces vieux foyers, puisqu'ils ont l'amour de Patrie, c'est de les rassembler, d'en former des bataillons de choc pour leur faire passer la guerre en Indochine comme ça, la vie, la jeunesse et la santé de nos frères de vingt ans se trouveraient protégés. »

Solution insuffisante. Il faudrait sélectionner des équipes de tueurs indochinois également sélectionnés, et organiser des combats singuliers.

Troisième lettre :

« Dans la deuxième quinzaine d'avril, le 6^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais a acheté des gants blancs pour une somme de 12.000 francs (douze mille) devant servir aux quelques quarante soldats qui montaient la garde au Q.G. du général Carpentier à Rabat. »

Avec cette somme, on aurait pu nourrir 125 hommes de troupe pendant une journée. »

Il s'agit là d'une tradition saint-cyrienne, digne de respect, et qui d'ailleurs permet une économie de savon : des militaires en gants blancs n'ayant plus besoin de se tenir les mains propres.

